



1

© Photopq/Le Progrès

1. Les enfants de la maison d'Izieu, avant leur arrestation le 6 avril 1944.

Les parents de la plupart d'entre eux ont déjà été déportés.

2. La maison d'Izieu, dans l'Ain, où 44 enfants juifs et leurs 7 éducateurs furent arrêtés...

Elle est devenue en 1994 le Mémorial des enfants juifs exterminés.

Renseignements : 04 79 87 21 05.

nous avons picoré des cerises en grimpant sur la colline. Nous étions toutes joyeuses jusqu'à ce que Betty demande à ma petite sœur de laisser sa poupée. Elle allait nous confier, à la place, un petit bébé pour que maman, qui était médecin, le soigne. Et me voilà avec un petit bonhomme de cinq semaines dans les bras. J'avais peur de glisser sur les marches, que le bébé ne gigote trop, ou que ma sœur ne réclame trop fort son baigneur ! J'étais si tendue qu'arrivée à la maison, au lieu de dire au téléphone à Betty l'habituel : « O.K. » – preuve que tout s'était bien passé –, j'ai crié : « *Tout est K.-O.* » Une bonne crise de larmes a succédé à mon fou rire.

Deux cents enfants à peu près ont transité par la maison. Que devenaient-ils après ? Ils restaient quelques jours, puis maman les emmenait ailleurs, ou on venait les chercher, ou encore – c'était le cas le plus fréquent – je m'en chargeais. Nous avons trois pistes différentes. La plus courante, c'était la maison d'enfants d'Izieu, dans l'Ain, celle où Klaus Barbie fit arrêter quarante-quatre enfants, qui furent déportés et disparurent

dans les camps d'extermination. Pour le commun des mortels, c'était un endroit destiné aux petits qui avaient besoin de bon air. En fait, il y avait surtout des enfants juifs dont les parents étaient déjà morts dans les trains ou dans les camps... Combien en ai-je monté ? Sûrement une bonne trentaine.

Il y a dix ans, je suis revenue dans la maison d'Izieu, reconverte en musée. J'ai été bouleversée. Sur les murs sont affichées les photos

“ Deux cents enfants ont transité chez mes parents... ”

agrandies des enfants. J'ai reconnu un bon nombre de ceux que j'avais accompagnés. Je n'ai pas pu me contrôler et j'ai pleuré, pleuré. Les yeux

perçants de Nanouch, Léa et son bon sourire, la grosse tête frisée de Julien...

Je me souviens d'un dimanche où sonna à la porte une ravissante jeune fille de vingt ans environ. Ses yeux, son profil, tout la trahissait, et plus encore ses longs cheveux noirs. Betty nous l'envoyait pour que nous lui trouvions un nouveau « look ». Maman officia avec de grands ciseaux, de l'eau oxygénée et l'aspirateur pour peaufiner le brushing. La jeune femme partit, fardée, avec une robe de maman... Nous n'avons jamais eu de nouvelles.



2

© Stéphane Ouzounof

© Photopqr/Le Progrès/Jean-Marc Collignon

À Pâques 1942, alors que nous organisons un nouveau voyage vers Izieu, j'ai annoncé à Betty que je voulais entrer au couvent, que mes parents étaient d'accord. Elle m'a regardée droit dans les yeux et m'a demandé si j'avais peur de la vie que nous menions ou si je cherchais à fuir ce monde fou... Elle m'a dit qu'elle aussi se posait ces questions. Je suis entrée au noviciat à Sainte-Foy-lès-Lyon. Le 11 novembre de cette année, papa a été arrêté, vendu par un des membres de son groupe de résistants... Il a été emprisonné à Monluc. C'est Klaus Barbie qui l'a interrogé. Neuf mois. C'est seulement plus tard, à son décès, que j'ai compris combien son corps avait été torturé. Il ne nous avait rien raconté.

Après l'arrestation de papa, la vie a repris, petitement, douloureusement. Comme les bombardements se multipliaient sur Lyon, le noviciat a été déplacé en Ardèche. Un jour, j'ai reçu une lettre de ma sœur, m'annonçant que Betty était partie pour un long voyage. J'ai compris. Elle n'est jamais rentrée de Ravensbrück. Elle y est morte le 30 mars 1945, le jour du vendredi saint. Et puis les années ont passé. Un jour, je me suis retrouvée seule – tous les membres de ma famille avaient disparu – et j'ai senti alors que je pouvais rompre la promesse faite à

mon père. J'ai enfin raconté ce que j'avais vécu à une amie religieuse.

Quelques années plus tard, j'ai été informée d'une réunion sur... Élise Rivet, « ma » Betty. Un prêtre m'a accueillie : « Vous venez pour quoi ? – Pour Betty. » Et je lui ai raconté Fourvière, Izieu, Betty... Il s'est écrié : « Vous êtes le maillon manquant ! On savait combien Élise Rivet avait aidé des résistants, caché des armes et des hommes, qu'elle avait sauvé et hébergé des enfants juifs, mais personne ne savait comment ça fonctionnait. »

Un peu plus tard, lors d'une exposition sur Betty, un certain M. Lazare – dont le père avait connu le mien aux Amitiés judéo-chrétiennes – a voulu que je lui raconte la vie de Betty. Il souhaitait lui faire décerner la médaille des Justes. Et, un jour de 1995, le téléphone a sonné, une amie m'a dit d'une voix joyeuse : « Savez-vous que votre Betty reçoit la médaille des Justes. Et attendez la suite. Vos parents, Damien et Marie-Rose Tronel aussi. » Lors de la cérémonie de remise de la médaille, j'ai choisi de dire le psalme 77 : « Ce que nous avons entendu et connu, ce que nos pères nous ont transmis, nous ne le tairons pas, mais nous le transmettrons à la génération suivante. » ♦

Propos recueillis par Dominique Pagès

La médaille des Justes

Créé en 1953, le mémorial de Yad Vashem, à Jérusalem, conserve les documents sur la destruction des Juifs européens.

Le titre de « Juste parmi les Nations » est la distinction la plus haute décernée par l'État d'Israël à ceux dont on sait qu'ils « ont risqué leur vie et agi de façon désintéressée » pour sauver un juif de la barbarie nazie. Il faut que deux personnes juives, ayant été sauvées, en témoignent par écrit.

Comité français de Yad Vashem, 64, avenue Marceau, 75008 Paris, tél. : 01 47 20 99 57.